

Un an 50 francs. Roubaix-Tourcoing, Trois mois, 13 fr. 50. — Six mois, 25 fr. — Les départements — Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois mois, 10 fr. — Les départements et l'étranger, les frais de port en sus. Le prix des abonnements est payable d'avance. Tout abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire.

BUREAUX : A ROUBAIX, RUE NEUVE, 17. — A TOURCOING, RUE DES POUTRAINS, 42. Directeur : ALFRED REBOUX. AGENCE SPÉCIALE A PARIS, Rue Notre-Dame-des-Victoires.

ABONNÉS ET ANNONCES : Rue Neuve, 17, à Roubaix. — A Lille, rue du Caré, St-Etienne 9 bis. — A Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITE et Co, place de la Bourse et rue Notre-Dame-des-Victoires, 28. — à Bruxelles, à l'Office de publicité.

ROUBAIX, LE 3 MAI 1891

OUVRIER REGARDE !

Ouvrier socialiste, ceci est pour toi... Voici plus de vingt ans que les ennemis du Prêtre, Emile Moreau et les autres, te disent : « Vote pour nous : nous ferons ton bonheur ; hais et méprise le Prêtre : il est ton ennemi. »

Et, après vingt ans, tu reconnais toi-même que tu es un peu plus malheureux qu'en 1870. J'entends même, vendredi, à l'hôtel de ville de Roubaix, un de tes délégués proclamer que 1789 — cette Révolution bourgeoise — t'avait rivé des chaînes au lieu de t'affranchir.

Ouvrier, tu as raison de penser ainsi. Depuis cent ans, on a fait, en France, un ensemble de lois et de mœurs, un régime social et économique qui rendent le sort des petits beaucoup plus dur qu'il n'était avant la Révolution.

On a réussi à tourner contre l'ouvrier, contre ses intérêts, jusqu'aux droits politiques qu'on a été obligé de lui concéder : le suffrage universel a sanctionné toutes les erreurs dont la masse souffre et se plaint aujourd'hui. Depuis vingt ans surtout, on a dupé l'ouvrier avec plus d'habileté, mais aussi avec plus d'impudence qu'on ne l'avait jamais dupé. On s'est servi de cette grande et noble idée qu'on appelle la République pour mettre en exploitation jusqu'à l'amour de l'ouvrier pour le Droit et pour la Liberté.

On a ameuté contre l'Église, sa mère par son baptême, parce qu'on espérait qu'en lui faisant manger du curé, il oublierait de manger du bourgeois opportuniste. Le parti qui se confond avec le pouvoir n'a rien négligé pour cela : il s'est servi de la presse, de l'enseignement public, de ses fonctionnaires, de ses magistrats, de la Loi elle-même. Sa politique n'a été ni une politique nationale, ni une politique républicaine; elle a été une politique anti-catholique. Il a tout permis, même les attaques les plus abominables contre la Société, pourvu qu'on y mêlât des attaques contre le Prêtre et contre Dieu.

Mais voici que l'ouvrier se fâche et qu'avec une irrépressible logique, il répète ce mot qui retentissait, la semaine dernière, en pleine réunion publique à Roubaix : « Puisque nous n'avons plus le Ciel, nous voulons la Terre ! »

Il le dit jusqu'ici avec calme et modération dans les villes comme à Roubaix et à Tourcoing où un vieux levain d'enseignement chrétien réveille l'ouvrier — même socialiste — plus sage et plus modéré qu'ailleurs; mais, parfois, il s'emporte comme à Fourmies; il se révolte et les représentants du gouvernement arrivent — un peu trop promptement peut-être — à faire tirer, sur lui à coups de fusil.

Est-ce donc cela que vous aviez promis, gens du gouvernement, à ces ouvriers socialistes qui se sont livrés à vous corps et âme, qui vous ont obéi en tout, que vous avez conseillés, que vous avez guidés, qui vous ont hissés au pouvoir les uns après les autres, opportunistes et radicaux ?

Je sais bien que les malheureux de Fourmies s'étaient mis dans leur tort; ils avaient voulu porter atteinte à la liberté de ceux de leurs camarades désireux de travailler; ils avaient frappé et blessé des gendarmes et un officier; ils avaient résisté à l'autorité légale; mais à la faute si l'ouvrier ne sait plus où est la Justice et la Vérité, si ce n'est à ceux-là qui lui ont prêché la négation de Dieu, seule source et seul principe de toute Justice et de toute Vérité ?

Mais — ô leçon admirable ! leçon providentielle ! — tandis que des catastrophes comme celle de Fourmies apparaissent comme la conséquence logique et inévitable de tout ce que le gouvernement et les amis du gouvernement ont fait et laissé faire dans l'ordre moral; tandis qu'ils sont amenés par leurs propres erreurs à essayer pour la première fois le fusil Lebel contre des Français, ce sont des prêtres, c'est le doyen de Fourmies, ce sont ses vicaires qui s'en vont, à travers la fusillade, s'interposer entre les soldats et les ouvriers.

Ouvrier socialiste, réfléchis bien sur ceci. As-tu jamais vu un orateur ou un écrivain socialiste faire pour les ouvriers ce que viennent de faire ces « cléricaux » ?

Eh bien ! le Prêtre, le voilà ! Ce qu'a fait, en juin 1848, l'Archevêque de Paris sur la barricade du faubourg Saint-Antoine, les prêtres de Fourmies l'ont accompli spontanément. Et dis-toi bien qu'ils sont ainsi, en France, des milliers et des milliers prêts à agir de même.

Le Catholicisme, le voilà en action ! L'Église, la voilà dans sa Foi et dans l'application de sa Doctrine.

Pendant qu'à Roubaix et ailleurs, Emile Moreau, Carette et les autres te parlaient de leurs théories, les prêtres de Fourmies mettaient leurs principes en pratique.

Ouvrier, regarde, compare et demande à ton cœur et à ta conscience où sont tes amis.

ALFRED REBOUX.

Les troubles de Fourmies

9 MORTS. — 20 BLESSÉS

(De notre envoyé spécial) Un de nos rédacteurs, aussitôt que la funeste nouvelle nous est parvenue, s'est rendu sur le champ à Fourmies. Voici le premier télégramme

qu'il nous adresse. Rien ne saurait en exprimer le caractère navrant et désolé :

La physiologie de la ville

Fourmies, 2 mai. — En arrivant à Fourmies, on est frappé d'abord par la quantité de troupes que la ville contient. On peut dire que, d'un bout à l'autre, elle est occupée militairement. On ne peut faire un pas sans rencontrer des soldats.

Quand je suis arrivé ce matin à 7 heures, la ville présentait déjà une grande animation, mais une animation morne et qui fait peur. Tous les habitants sont dehors; des groupes se forment sur les trottoirs commentant violemment les déplorables événements de la veille.

La curiosité publique est surtout tenue en éveil par le transport des cadavres qu'on enlève du presbytère pour les recueillir à leur domicile.

Un point avait été fixé une cinquantaine de pas dans la ville que je me heurte à un de ces funèbres transports que l'on effectue sur une civière à claire-voie. Le corps est étendu recouvert d'un drap blanc; deux hommes le portent; quelques parents qui l'accompagnent en pleurant et ce spectacle ravive les colères et les imprécations de la foule.

LE THÉÂTRE DU DRAME

Je me rends aussitôt à la place de la Mairie, où s'est déroulé le drame sinistre, de ne plus me défendant d'une poignante émotion devant ce théâtre qui porte encore les traces d'une lutte affreuse.

Toute la place est garnie de troupes; le sol est jonché de cailloux, de briques, qui ont été lancés sur la troupe, tandis que les maisons qui l'entourent sont criblées de trous faits par les balles.

C'est le fusil Lebel qui a fonctionné hier et cette arme a fait ses premières preuves non contre l'ennemi, mais contre les Français, et qui, en ce point, est encore plus déplorable, contre des femmes et des enfants.

On a pu se rendre compte, — et je demande pardon à mes lecteurs de cette digression, — de la puissance terrible du fusil Lebel. Dans les briques, les armes ont fait des trous d'une grande profondeur; plusieurs sont même à peu près perforés. Les portes des maisons sont percées de part en part. A travers les vitres on aperçoit un petit trou rond, une trace du passage de la balle qui est allée se perdre dans les boiserie ou les murailles intérieures, quand elle n'a pas frappé mortellement des gens inoffensifs qui se trouvaient dans les maisons.

Sur le sol de la rue, on voit encore de grandes taches de sang mêlé à la boue. Jusqu'à midi, on a pu voir dans un ruisseau la moitié de la cervelle d'une femme qui a eu le crâne fracassé; l'autre moitié est encore collée contre le mur à quatre mètres plus loin.

AU PRESBYTÈRE

Je me rends au presbytère qui est encore deux cadavres, l'un, celui de la femme dont je viens de dire la cervelle pantelante sur le sol, l'autre celui d'un bel enfant de onze ans qui était venu voir les soldats et qui a payé de sa vie son innocente curiosité.

Dans la chambre mortuaire, dix religieuses sont en prières. Elles ont été assaillées par les soldats de la place. Ce ne sont pas seulement des traces de sang qui indiquent l'endroit où les blessés ont été transportés d'abord, horribles vestiges d'une lutte fratricide d'autant plus affreuse qu'on affirme que, parmi les blessés, on comptait un grand nombre de prêtres, de religieux et de religieuses. Les blessés étaient de Fourmies et de l'un d'eux, racontant de toutes parts, a appris ce matin que sa mère était au nombre des victimes.

La situation à Fourmies

Je ne veux revenir sur les détails que notre correspondant nous a envoyés vendredi soir, que pour les compléter et les compléter de la désastreuse à été plus grand qu'on avait craint d'abord.

On ne faisait prévoir ce qui s'est passé. Les conférences socialistes qui avaient été faites à Fourmies depuis le ministère de Jules Ferry n'avaient pas déformé les habitudes de ces sortes de conférences.

On y avait prêché la manifestation du 1er mai, tout en recommandant le calme le plus absolu. La population semblait disposée à suivre ces conseils et à faire du 1er mai une fête de bon plaisir. Les bourgeois nous font chômeur pour leur fête du 14 juillet, nous pouvons bien chômeur pour notre fête du 1er mai, disaient-ils.

Ajoutez que, de temps immémorial, le 1er mai se célèbre dans les communes de l'Aisne, en l'honneur de la consécration de la coutume de planter le mai. Les jeunes gens ont coutume d'offrir aux jeunes filles qui travaillent dans le même établissement qu'un des cadeaux les plus agréables de ce genre, un bouquet de fleurs. On plante devant la porte de chaque manufacture un arbre orné de draps et dans les branches duquel on place le soir des lanternes vénitennes.

Ces choses s'étaient encore passées de la sorte l'année dernière et même la gracieuse coutume du mai s'était trouvée plus en honneur que jamais.

Aussi les ouvriers furent-ils fort surpris lorsqu'ils apprirent qu'on envoyait des troupes à Fourmies. Plusieurs considèrent même cette mesure comme une mesure de défiance que la population n'avait pas méritée. De là, un certain mécontentement.

Les troupes furent logées dans les bâtiments de l'école et les gamins qui n'avaient jamais vu de soldats de Fourmies ne cessèrent de les suivre. Les jeunes gens, occupés comme rattachés dans les fabriques, abandonnèrent leur travail pour se joindre à leurs camarades plus jeunes et leur abandon de l'atelier rendant tout travail impossible, entraîna la grève forcée et le chômage du 1er mai.

La matinée s'est passée en somme sans aucun incident grave et les choses ne commencèrent à se gâter que lorsque les manifestants voulurent entrainer leurs camarades qui travaillaient encore.

Ouvrier socialiste, réfléchis bien sur ceci. As-tu jamais vu un orateur ou un écrivain socialiste faire pour les ouvriers ce que viennent de faire ces « cléricaux » ?

LES MORTS

Les morts se divisent ainsi : Trois femmes, deux hommes, deux jeunes filles, trois jeunes gens, un enfant.

Plusieurs des blessés sont dans un état assez grave et l'on craint que plusieurs ne survivent pas. Vous voyez donc que les chiffres donnés par le préfet et le gouvernement ne sont pas exacts.

Voici, du reste, les noms des victimes : Giloteau, âgé de 20 ans; Camille Latour, 50 ans; Gustave Pastiaux, 14 ans; Émile Cornaille, 11 ans; Félix Penneier, 17 ans; la femme Séguez; Louise Hublet, 17 ans; Ernestine Dot, 17 ans; une autre morte nous ignorons le nom.

L'INTERVENTION DU CLERGÉ

Au moment où la fusillade commença, un incident des plus étonnants se produisit. Le premier coup était à peine tiré que la porte du presbytère s'ouvrit soudain.

Le curé de Fourmies, M. l'abbé Margerin, et ses deux vicaires, à risque d'être tués eux-mêmes se précipitèrent entre les soldats et la foule en suppliant d'arrêter le feu.

Les voix des prêtres coururent fort entendues. Instinctivement les fusils s'abaissèrent pendant que l'ordre de cesser le feu était donné, et tandis que la foule effrayée se retirait en jetant encore des cailloux, les prêtres se portèrent au secours des malheureux blessés. Quelques mourants purent recevoir l'absolution in extremis.

La conduite du clergé de Fourmies est l'objet d'une admiration unanime. Son dévouement est vanté également dans toutes les communes.

LES MESURES D'ORDRE

Ce matin, les troupes continuent à arriver. Le procureur de la république, le procureur général, le préfet sont ici.

Les esprits sont encore fort surexcités. Malgré une pluie battante, la foule ne quitte pas la rue. On craint de nouveaux désordres pour ce soir.

L'ÉCHAUFFOURÉE

L'Observateur d'Avènes raconte ainsi l'échauffourée de vendredi à Fourmies. Les individus arrêtés pour résistances à la gendarmerie avaient été conduits à la mairie, où ils étaient gardés à vue au poste de police.

Vers cinq heures, une masse énorme déboucha par la rue des Éclats, fut irrégulière sur la place où l'autorité se retirait en jetant encore des cailloux et des pierres. Des braves et des moutons se firent sans s'en rendre compte à l'attaque. Le marchand des légumes de gendarmerie de Soire-le-Château, Leriche, reçut dans le flanc un énorme caillou qui lui cassa une côte; il tomba dans les bras du sous-préfet.

Cette attaque n'avait d'autre but que de forcer le curé à se rendre au presbytère et de dégrader les prisonniers; l'attitude éhémérique des soldats aidés d'une charge de quelques gendarmes à cheval suffit pour cela. Les assaillants arrivèrent à la pointe des baïonnettes, et se précipitèrent sur les prisonniers.

On sent que le moment devenait critique et que de nouvelles attaques plus violentes encore venaient se produire. On vit alors des gendarmes enlever les prisonniers et les conduire au poste de police.

Enfin une nouvelle masse, plus compacte, plus chargée dans son mouvement, se précipita sur la place et arriva à quelques pas des troupes, les criblant d'une pluie de pierres. Les bâtons exécutent des moutons; les assaillants arrivèrent sans la pointe des baïonnettes.

Un lieutenant du 145<sup>e</sup>, qui venait mettre la main sur le manifestant qui avait été blessé par un coup de fusil, fut entraîné par les ouvriers. Ses hommes s'efforcèrent de le dégager, une baïonnette perça un des assaillants, qui chercha à s'enfuir et fut tué par plusieurs coups de revolver.

A cet instant d'indéfinissable anxiété la section du lieutenant disparut et plusieurs coups de feu en firent. Les manifestants se dispersèrent et les gendarmes se retirèrent de la place. Les balles criblaient la foule.

On fut obligé de faire la scène à deux qu'on se reconstruisait à peine, mais il y eut de nombreuses victimes : sept tués et quinze ou vingt blessés.

C'est un stupéfiant indice bien qu'on n'oublierait jamais les événements du drame.

Les malheureux ouvriers, auxquels l'absence de fumée et la faible détonation des fusils Lebel donnaient une trompeuse confiance, se précipitèrent sur les gendarmes et les brigades de police, les criblant de coups de fusil et de pierres.

Un certain nombre de délégués se sont présentés à l'Hôtel-de-Ville et ont été reçus par le préfet; ils ont demandé, au nom de la population, la démission du maire et du conseil municipal, et le renvoi immédiat du 145<sup>e</sup> déclarant qu'ils ne reprendraient le travail que lorsqu'ils auraient eu satisfaction sur ce dernier point.

Le préfet a répondu catégoriquement : non; nous pouvons ajouter que M. Vel-Durand a donné des ordres à un détachement rigoureux pour le cas où le désordre se produirait.

LA SOIRÉE

Fourmies, 10 heures 15. — La soirée a été plus mouvementée que la journée. Les manifestants ont fait entendre des cris d'insulte et de mépris; les troupes commençaient à s'enlever et l'on s'en vint de vive voix. Quelques paroles furent échangées, échauffées ou hurlées dans l'obscurité, on fit entendre un moment que cette soirée ne fut plus terrible encore que celle d'hier; ça avait commencé

DANS LA RÉGION

A Armentières, partout les ouvriers qui avaient échoué vendredi sont rentrés dans leurs usines.

Dans le bassin houiller du Nord et du Pas-de-Calais, tout est absolument calme.

Le commissaire de police de la 5<sup>e</sup> arrondissement a fait découvrir le nommé Donat-Pierre Vandreschae, né à Roubaix, demeurant place Philippe-de-Strasbourg 15 bis, pour coups et blessures au nommé Alphonse Claque, 46 ans, tisserand, demeurant rue des Stations, 87, parce qu'il n'avait pas voulu quitter l'atelier le 1<sup>er</sup> mai.

M. Lefort, médecin, a constaté que les blessures n'étaient pas graves.

Vendredi, vers sept heures du soir, à la sortie des ouvriers de la filature Delebar-Mallet, rue du Loup-Pot, le bruit s'est répandu qu'un gendarme avait tué une personne se trouvant vis-à-vis de cet établissement et qu'on brisait tous les carreaux.

La police du quartier s'est immédiatement rendue sur les lieux et a constaté qu'aucun carreau n'avait été cassé et que le rassemblement était occasionné par une rixe entre deux ouvriers au sujet d'une femme.

Les auteurs de cette rixe ont été conduits au poste, où un contrat a été dressé, et l'un d'eux, nommé Delandier et l'autre Tack.

Ajoutons, à titre de renseignement rétrospectif, qu'à Marc-en-Barœul, les ouvriers de l'imprimerie Blanchisserie M. J.-L. Delobelle ont, vendredi, à midi, demandé au commissaire de police qu'il leur fût accordé la réduction de la journée à onze heures sans diminution de salaire.

Le patron n'ayant pas acquiescé à leur réclamation, les ouvriers se sont remis tranquillement à leur besogne à l'heure habituelle.

Paris, 2 mai. — Le nombre des arrestations opérées dans la journée d'hier a été exactement de 250; mais 200 individus, pour la plupart gamins et apprentis, ont été remis en liberté entre neuf et dix heures.

Cinq autres procès-verbaux de personnes arrêtées et qui ont passé la nuit au dépôt ont été transmis au parquet ce matin par le premier bureau du cabinet du préfet de police.

Il est probable qu'une dizaine encore de ces inculpés seront mis en liberté par le parquet; les autres inculpés, de tous âges et de toutes professions, passeront en police correctionnelle pour les délits caractérisés : outrages aux agents, refus de circuler, etc.

Voici quelques petits incidents d'arrestation : D'abord, celui d'un commis de la préfecture ramassé sur le trottoir, et l'arrestation d'un conseiller municipal qui reprochait un gendarme de la paix sa brutalité et voulait le conduire au poste lui-même; c'est lui qui y est allé; il est vrai qu'il n'est sorti aussitôt; puis la capture d'un anarchiste allemand nommé Kempf.

LES TROUBLES DE CHARLEVILLE. — Charleville, 2 mai. — M. J.-B. Clément arrêté hier jugé aujourd'hui à la suite des fragments de délits. Il a été condamné à six mois de prison et à l'interdiction de la gendarmerie et d'outrages à l'audience des magistrats dans l'exercice de leurs fonctions, à deux ans de prison et 5 ans d'interdiction de séjour. La Ville est gardée militairement.

A SAINT-QUENTIN. — Saint-Quentin, 2 mai. — Aujourd'hui, les manifestants se sont portés sur les boulevards, où ils ont cassé et en ont brisé les vitres; les patrons ont dû congédier leurs ouvriers.

EN BELGIQUE. — Charleroi, 2 mai. — Chômage général dans tout le bassin, ce qui représente environ trente mille mineurs en grève.

Il faut y ajouter environ quatre mille métallurgistes et charbonniers aux diverses usines de Marchiennes et de Monceau.

Il est certain que la grève éclatera dans un grand nombre de charbonnages.

Bruxelles, 2 mai. — Un signal des troubles sérieux à Liège.

Les grévistes du charbonnage de Horlog ont eu une collision avec la gendarmerie, qui a fait usage de ses armes.

Il y a plusieurs blessés.

TROUBLES SÉRIEX A LIÈGE. — Liège, 2 mai. — Les mineurs du bassin, un nombre de 30.000 environ, se sont mis en grève.

DANS L'ARRONDISSEMENT D'AVESNES

Fourmies, 2 mai. — Ce matin tous les ouvriers de la filature de Fourmies ont été arrêtés, mais il y a eu une sourde agitation dont on ne peut prévoir les conséquences.

A Fourmies, le chômage est aussi complet qu'hier; à deux heures des blessés travaillant seuls, à Avesnes les gendarmes ont été arrêtés, mais ils ne sont mis en grève, réclamant pour dix heures le salaire de douze.

A Anor, les filatures sont arrêtées; les grévistes ont fait un rassemblement considérable, se forma aussitôt à la mairie, il fallut de longues explications du maire et du capitaine commandant pour faire entendre raison aux révoltés.

A Wignehies un pénible incident s'est produit hier à dix heures du soir. Un ouvrier ivre sortant d'un bal entra par factionnaire, qui l'invita à passer son chemin, mais l'homme se jeta sur le soldat pour le frapper et le désarma. Le factionnaire eut le temps de croquer la baïonnette et le malheureux ivrogne s'enfuit lui-même; sa blessure, au bas-ventre, est grave.

Un rassemblement considérable se forma aussitôt à la mairie, il fallut de longues explications du maire et du capitaine commandant pour faire entendre raison aux révoltés.

A Wignehies un pénible incident s'est produit hier à dix heures du soir. Un ouvrier ivre sortant d'un bal entra par factionnaire, qui l'invita à passer son chemin, mais l'homme se jeta sur le soldat pour le frapper et le désarma. Le factionnaire eut le temps de croquer la baïonnette et le malheureux ivrogne s'enfuit lui-même; sa blessure, au bas-ventre, est grave.

Un rassemblement considérable se forma aussitôt à la mairie, il fallut de longues explications du maire et du capitaine commandant pour faire entendre raison aux révoltés.

A Wignehies un pénible incident s'est produit hier à dix heures du soir. Un ouvrier ivre sortant d'un bal entra par factionnaire, qui l'invita à passer son chemin, mais l'homme se jeta sur le soldat pour le frapper et le désarma. Le factionnaire eut le temps de croquer la baïonnette et le malheureux ivrogne s'enfuit lui-même; sa blessure, au bas-ventre, est grave.

Un rassemblement considérable se forma aussitôt à la mairie, il fallut de longues explications du maire et du capitaine commandant pour faire entendre raison aux révoltés.

A Wignehies un pénible incident s'est produit hier à dix heures du soir. Un ouvrier ivre sortant d'un bal entra par factionnaire, qui l'invita à passer son chemin, mais l'homme se jeta sur le soldat pour le frapper et le désarma. Le factionnaire eut le temps de croquer la baïonnette et le malheureux ivrogne s'enfuit lui-même; sa blessure, au bas-ventre, est grave.

Un rassemblement considérable se forma aussitôt à la mairie, il fallut de longues explications du maire et du capitaine commandant pour faire entendre raison aux révoltés.

A Wignehies un pénible incident s'est produit hier à dix heures du soir. Un ouvrier ivre sortant d'un bal entra par factionnaire, qui l'invita à passer son chemin, mais l'homme se jeta sur le soldat pour le frapper et le désarma. Le factionnaire eut le temps de croquer la baïonnette et le malheureux ivrogne s'enfuit lui-même; sa blessure, au bas-ventre, est grave.

Un rassemblement considérable se forma aussitôt à la mairie, il fallut de longues explications du maire et du capitaine commandant pour faire entendre raison aux révoltés.

A Wignehies un pénible incident s'est produit hier à dix heures du soir. Un ouvrier ivre sortant d'un bal entra par factionnaire, qui l'invita à passer son chemin, mais l'homme se jeta sur le soldat pour le frapper et le désarma. Le factionnaire eut le temps de croquer la baïonnette et le malheureux ivrogne s'enfuit lui-même; sa blessure, au bas-ventre, est grave.

Un rassemblement considérable se forma aussitôt à la mairie, il fallut de longues explications du maire et du capitaine commandant pour faire entendre raison aux révoltés.

A Wignehies un pénible incident s'est produit hier à dix heures du soir. Un ouvrier ivre sortant d'un bal entra par factionnaire, qui l'invita à passer son chemin, mais l'homme se jeta sur le soldat pour le frapper et le désarma. Le factionnaire eut le temps de croquer la baïonnette et le malheureux ivrogne s'enfuit lui-même; sa blessure, au bas-ventre, est grave.

Un rassemblement considérable se forma aussitôt à la mairie, il fallut de longues explications du maire et du capitaine commandant pour faire entendre raison aux révoltés.

A Wignehies un pénible incident s'est produit hier à dix heures du soir. Un ouvrier ivre sortant d'un bal entra par factionnaire, qui l'invita à passer son chemin, mais l'homme se jeta sur le soldat pour le frapper et le désarma. Le factionnaire eut le temps de croquer la baïonnette et le malheureux ivrogne s'enfuit lui-même; sa blessure, au bas-ventre, est grave.

Un rassemblement considérable se forma aussitôt à la mairie, il fallut de longues explications du maire et du capitaine commandant pour faire entendre raison aux révoltés.

A Wignehies un pénible incident s'est produit hier à dix heures du soir. Un ouvrier ivre sortant d'un bal entra par factionnaire, qui l'invita à passer son chemin, mais l'homme se jeta sur le soldat pour le frapper et le désarma. Le factionnaire eut le temps de croquer la baïonnette et le malheureux ivrogne s'enfuit lui-même; sa blessure, au bas-ventre, est grave.

Un rassemblement considérable se forma aussitôt à la mairie, il fallut de longues explications du maire et du capitaine commandant pour faire entendre raison aux révoltés.

A Wignehies un pénible incident s'est produit hier à dix heures du soir. Un ouvrier ivre sortant d'un bal entra par factionnaire, qui l'invita à passer son chemin, mais l'homme se jeta sur le soldat pour le frapper et le désarma. Le factionnaire eut le temps de croquer la baïonnette et le malheureux ivrogne s'enfuit lui-même; sa blessure, au bas-ventre, est grave.

A L'ÉTRANGER

Rome, 2 mai. — Le calme est revenu. L'individa qui a provoqué la collision de la place Santa-Croce est de Ferrare, et se nomme Landi.

M. Cipriani a été foulé aux pieds par les chevaux, pendant qu'il tentait de s'interposer pour recommander le calme; son état est assez grave; il a vom du sang et a des échymoses à la tête.

Palermo, 2 mai. — Hier soir, une boîte de fer chargée de dynamite a éclaté près de la caserne de cavalerie à Palermo.

Des forces d'infanterie et d'artillerie parties par train spécial de Ordina, sont arrivées hier soir à Bilbao.

L'insubordination des chantiers de Nervion est attribué aux anarchistes; les portes sont évaluées à plus de 5 millions de francs.

Rome, 2 mai. — Le ministre de l'intérieur vient de confirmer que les individus arrêtés étaient porteurs d'un peu d'argent et armés de limes, de couteaux, d'armes tranchantes ou contondantes.

Rome, 2 mai. — La séance d'aujourd'hui à la Chambre a été mouvementée.

M. Nicotera, ministre de l'intérieur, parlant des incidents de la journée d'hier, à Rome, déclare que le grand excitateur de la foule est un nommé Landi, anarchiste, venu exprès de Paris.

M. Imbriani provoque, au milieu des protestations de la majorité, un vif incident à propos de la préjudice conduite d'un officier à l'égard de M. Berzilli.

De violentes rumeurs courent la voix de l'orateur qui s'écrie : Vous êtes une assemblée digne de Robespierre. Le président, devant le tumulte, se couvre et suspend la séance.

A la reprise, la Chambre décide de discuter demain les propositions de M. Bonghi et d'une quinzaine de ses collègues exprimant leur confiance dans le gouvernement.

Rome, 2 mai. — L'incarcération de M. Capriani dans la prison Termini a suscité parmi les prisonniers une émeute aussitôt réprimée.

En ville, la police a dû disperser les anarchistes empêchant les ouvriers de reprendre le travail.

EN ESPAGNE. — Madrid, 2 mai. — L'aspect de la ville de Cadix est triste; les boutiques sont fermées. Les gendarmes ont chargé la foule.

TROUBLES DANS LA HONGRIE. — Budapest, 2 mai. — On mande de la province qu'un nouveau conflit a eu lieu entre les ouvriers et la troupe.

Le préfet et l'adjoint ayant été grièvement blessés, la troupe a fait feu sur les manifestants; mais certains furent blessés; 3000 ouvriers environ qui ont pris part à la manifestation ont été renvoyés par leurs patrons.

NOUVEL